



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modès.

Nos modes semblent être aujourd'hui comme notre littérature : bigarrées, saccadées, prenant mille types différens, traversant tous les siècles, depuis celui où la reine Clotilde formait de ses longs cheveux des tresses relevées en arc de chaque côté de ses joues, jusqu'au jour où l'on inventa ces étoffes gracieuses et élégantes qui, dans les magasins de M. Pradel, semblent réunir tout ce que le luxe et le goût peuvent créer de plus séduisant. Car, il faut l'avouer, il y a séductions de tout genre dans cet assemblage de tissus qui forment ce que l'on appelle en commerce *la grande nouveauté*, mot magique qui comprend bien des désirs et des caprices de femmes ; mot qui résonnerait doux aux oreilles du vieux Plutus dans ses heures de gaité, et qui ferait froncer

plus d'un front philosophe. Mais pour nous, qui ne devons de considérations qu'envers la coquetterie et l'élégance, nous prenons, comme devoir à remplir, l'éloge de cette réunion de *grandes nouveautés* que M. Pradel vient d'ajouter aux soieries de tout genre qui, depuis tant d'années, ont donné à sa maison une réputation si étendue : pour suivre les usages du tems et satisfaire tous les besoins de la mode, M. Pradel a voulu réunir aujourd'hui chez lui toutes les plus nouvelles productions de nos manufactures, parmi lesquelles nous citerons :

POUR MANTEAUX.

Serge de soie écossaise.
Damas de laine.
Satin-laine broché.
Mérinos imprimé.

POUR ROBES.

Satin royal.

Velours turc.

Piquetés brochés à la Ninon de Len-
clos.

Satins brochés à la Pompadour.

Satins façonnés couleurs sur couleurs.

Velours mousseline, satins unis.

Satin Luxor imprimé.

Cirsaka damassé.

Mousseline-laine écossaise.

Mousseline de soie brodée à la jardi-
nière pour bals, et écharpes.

— Si la richesse des étoffes surpasse tout ce qui a paru depuis notre siècle, et fournit à l'imagination mille genres de costumes, nous devons dire aussi que jamais la coiffure ne suivit avec plus d'exactitude les couleurs de la mode : nous la voyons se prêter à toutes ses formes, grâce au talent de nos plus habiles modistes. De ce nombre nous compterons M^{me} Larochelle, qui comprend avec un goût exquis la tendance que doivent suivre les chapeaux, les bonnets, les turbans destinés à figurer avec un costume moyen-âge, un manteau gothique ou une robe moderne. Rien n'est plus gracieux, plus coquet, plus varié que les beaux magasins dont nous parlons ; et dans un seul de ces petits chapeaux à forme ronde, d'une tournure si jeune et si piquante, que nous avons admiré sur la jolie tête de M^{me} d'I..., il y a pour M^{me} Larochelle toute une réputation à succès.

— On a bien raison de dire que nous sommes dans un siècle d'émancipation pour les femmes, car, si dans une classe de la société nous les voyons s'arroger des droits tout masculins en fait de polémique littéraire et prôner tel ou tel chef de parti, dans une autre sphère nous les voyons s'attacher à d'autres genres de chefs, et nous pourrions dire, si les jeux de mots n'étaient passés de mode, que leurs prétentions sont souvent tirées par les cheveux, puisqu'il ne s'agit ni plus ni moins que de femmes s'adonnant à l'art de la coiffure.

Sans présumer l'essor que pourra donner cette innovation toute particulière, nous pouvons affirmer du moins que M^{lle} Anna Schchoukinna a parfaitement réussi dans ses premiers essais, et qu'il est à regretter que cette nouvelle artiste aille porter à Saint-Petersbourg les prémices d'un talent qui a été déjà favorablement apprécié parmi nous.

La mode semble avoir pris une telle importance aujourd'hui, que jusqu'aux journaux les plus graves, ceux qui ne paraissent destinés qu'aux controverses politiques, ne dédaignent pas d'entrer dans les détails de nos riches futilités. C'est ainsi que *le Temps* vient faire présider ses abonnés à la signature d'un contrat de mariage, dont la description, pleine d'exactitude, mérite d'être rapportée ici.

La jolie fiancée, blonde et parfaitement blanche, était coiffée à la Clotilde, avec une petite couronne de *chrysanthème* jetée sur le front et reposant dans les coques de la coiffure. Sa robe, en poul de soie satiné rose sur rose, était nouée par une cordelière en ceinture ; elle ne portait point de bijoux, sinon une chaîne d'or en fil tressé, faisant trois fois le tour de son cou, et fermée par un cadenas en perle entouré d'émail vert, ainsi qu'un bracelet en cordonnet de cheveux. Ses boucles d'oreilles semblables avaient une forme carrée comme la plaque du cadenas.

Cette toilette, dont l'ensemble ressemble à une toilette de femme, offrait dans ses détails la simplicité d'une parure de jeune fille. Le corsage à la vierge, garni de tulle, les manches sans ornemens et les bijoux de peu d'importance, contrastaient avec les étoffes un peu sérieuses et lourdes, oppositions expliquées par cet usage qui fait adopter pour la première fois à la jeune fille, ce jour de premier engagement, les parures qu'elle reçoit dans sa corbeille, et dont elle semble se revêtir alors comme pour en prendre possession en les acceptant.

Sa mère, car en signant au contrat de

sa fille, une mère encore jeune célèbre son dernier jour de jeunesse, portait une robe en satin *Scarron*, aux larges lignes bleues et blanches semées de fleurs, se détachant sur un fond marron. Cette robe, à corsage dentelé en pointe, ouvrait sur une jupe de dessous en satin bleu-ciel. Ses cheveux, noirs comme une aile de corbeau, étaient relevés au sommet de sa tête où les retenait une gerbe d'épis en or et turquoise; à son cou et ses oreilles se trouvait la parure de turquoises, poires rondes enchâssées dans des plaques d'or bruni.

Une jeune sœur qui, en admirant les brillans cadeaux, rêvait peut-être ceux qu'elle recevrait elle-même, portait une simple robe en satin *Luxor* blanc, semé d'un plein de bouquets de violettes blanches, se détachant mates et bien dessinées sur le fond brillant. Le corsage, à draperies croisées, couvrait à demi ses épaules, et se terminait en pointe par un nœud à sa ceinture; ses cheveux en bandeaux plats descendaient sur ses joues sans aucun ornement.

On remarquait de nouvelles formes de robe, se rapprochant toujours des façons de l'année dernière, mais avec plus de liberté dans le choix des détails. Une robe de satin broché violet, garnie sur les devans ouverts d'une dentelle noire, laissait voir une jupe en satin citron, garnie d'un volant de dentelle noire. Les manches à hauts sabots de dentelle descendaient aux coudes, et le corsage était garni à la poitrine d'une mantille de dentelle. La jeune femme, aux cheveux blonds cendrés, qui portait cette robe, était coiffée à la Sévigné avec deux branches de raisin noir mêlées à ces touffes crépées.

Une robe en satin rose, à bouquets de lilas blancs satinés, s'attachait par des agrafes de perles sur un jupon de satin rose uni, garni d'un volant de satin découpé. Un autre, de même forme, en velours ture bleu-ciel, ouvrait sur une jupe de satin bleu garnie de blonde blanche.

Il est nécessaire d'établir la généralité avec laquelle ces robes ouvertes sont accueillies. C'est à tel point que sur six robes habillées, élégantes, on en voit au moins quatre de cette façon. C'est surtout pour le velours que la forme ouverte va se répéter cet hiver. Le velours, qui reçoit peu d'ornemens étrangers, prend de la recherche dans cette double robe, dont la plus importante est celle que l'on ne semble considérer que comme accessoire.

Il y avait quelques étoffes d'automne, poul de soie satiné ou pékin broché, tout-à-fait disposées d'après les façons vieilles modes; entre autres un poul de soie vert amandine, garni de volans en ruban satiné du même vert, sur les devans de la robe ouverte; une autre, en pékin gris à fleurs rouges, était garnie tout autour d'un falbalas de même étoffe à petites dents découpées.

Les rubans en écharpe sont en dehors de toutes descriptions possibles. Que l'on se figure une longueur de près d'un quart, en satin aussi épais qu'un velours, et semée de bouquets en soie nuancée, ou de petites fleurs blanches sur couleur; quelques-unes de ces écharpes étaient bordées d'une frange, mais plus généralement le ruban était coupé simplement.

On voyait à cette réunion des coiffures de fleurs en velours ou de petites fleurs argentées, parures plus négligées que des bijoux, et plus parée que des fleurs ordinaires; puis des petits chapeaux en velours noir, sur lesquels se détachaient un bouquet de roses et des rubans de satin. Des turbans de cachemire ou d'étoffe de soie brodée dans l'Inde, en soie et fil d'or, enfin les petits chapeaux en gaze, forme arrondie, surmontés au milieu de ses plis nombreux par des grappes légères ou des marabouts.

Les femmes portaient toutes généralement des bouquets de fleurs naturelles et des éventails d'ivoire et de laque. On recherche en ce moment les éventails *Louis XVI* en ivoire peint, pour assortir à la couleur de

chaque robe, comme autrefois le faisaient nos mères.

Le haut commerce de Paris a toujours été distingué par un point d'honneur, une harmonie de délicatesse et d'égards, qui semblaient en exclure les viles intrigues de l'ambition, et garantir de toute calomnie les intérêts privés et les réputations honorables. Mais voici qu'à travers cette estimable sécurité, le poison de l'envie se glisse jusqu'aux plus puissantes sommités, et s'efforce de ternir un nom qui, depuis trente années, grandit environné de l'estime publique et de la reconnaissance de l'industrie. M. Delisle, forcé d'en appeler à la publicité pour détruire les atteintes machinées contre son honneur, est un exemple du mal que peut produire le machiavélisme d'un ennemi; car, s'il était une réputation pure et sans tache, si la considération et la confiance de tout un pays étaient une garantie contre l'envie, nul ne le posséderait mieux que le nom que nous citons.

Et cependant ce nom vient aujourd'hui de retentir dans tous les journaux, pour démentir l'effet d'un bruit mensonger et cruel. M. Delisle, accusé de suspendre ses paiemens, lorsque jamais sa maison ne fut plus solidement établie, est le témoignage que rien dans le monde n'est à l'abri de la calomnie. Mais si l'opinion a déjà rendu justice à cet honorable commerçant; si l'industrie de Lyon, qui lui doit tout, s'est levée en masse pour repousser de pernicieuses insinuations; si tous les journaux de Paris se sont unis avec zèle pour effacer une injuste prévention, il est encore, plus que tout cela, une classe nombreuse prête à réclamer contre le mal voulu à M. Delisle; c'est celle de tous ceux qu'il a obligés, soutenus de son crédit, encouragés par sa générosité; c'est celle de cette multitude d'ouvriers employés par ses soins, et qui trouvent en lui leur existence et un appui

paternel; c'est celle enfin des malheureux qui, plus persuasifs encore, pourraient avec attendrissement venir raconter les traits innombrables de sa bonté et de sa bienfaisance.

Si de tels antécédens ne suffisaient pas pour étouffer les bruits injurieux répandus sur M. Delisle, et qu'une autre publicité fût nécessaire à son crédit, nous serions heureux d'être l'organe de ses intentions honorables, et de répéter ici ce qui est annoncé partout, c'est-à-dire que toutes sommes dues par lui seront payées à présentation, à sa maison, rue Sainte-Anne, 15.

Le Mumbo-Djumbo.

C'est le Croquemitaine, le Loup-garou, le Moine-bourru, le Parafaragaramus des contrées occidentales de l'Afrique. Quand, au sortir des immenses halliers de bambous ou d'arbres épineux qui séparent ordinairement les lieux habités, vous voyez devant vous une ville, le premier objet qui vous frappe avant d'y entrer, c'est un costume bizarre ou effrayant suspendu à un arbre près de la maison des Grigris ou Fétiches, c'est l'habillement du Mumbo-Djumbo. Cet être mystérieux, comme le franc-juge, le *solitaire*, sait tout et voit tout : mais sa formidable intention, son regard pénétrant de Diable boiteux n'a de pouvoir que sur les femmes; ce pouvoir est grand, du reste : il découvre non seulement les actions blâmables les mieux cachées, mais encore les mauvaises pensées les plus secrètes : malheur aux femmes qui non seulement trompent leurs maris, mais en ont même la plus vague velléité! le Mumbo-Djumbo s'annonce alors à la ville, un soir, par des cris épouvantables poussés dans les bois voisins, et à cet appel tous les habitans, hom-

mes et femmes, doivent se réunir autour de l'Arbre d'assemblée.

C'est cette redoutable conversation qui mit un soir en émoi une petite ville sur les bords du grand fleuve Dhioliba : la nuit venait de faire cesser le jour, mais non pas la lumière, car la lune était magnifique, et couvrait d'argent la grande rivière, quand l'appel bien connu du Mumbo-Djumbo retentit : alors ce fut une étrange confusion ; les femmes sortaient à la hâte de leurs huttes, mais tremblantes, mais les yeux baissés ; elles se rassemblaient devant leurs portes, se parlaient bas, s'interrogeaient, ou chemin faisant, s'arrêtaient quelquefois tout court comme devant un fantôme ou une vilaine pensée, puis se remettaient à s'entretenir d'un ton d'effroi. Il paraît que les consciences de cette ville n'étaient pas calmes, et que le Mumbo-Djumbo y venait de soulever un terrible ouragan.

Parmi toutes ces femmes, la jeune Néali était évidemment la plus tourmentée : les bracelets de grains de corail qui entouraient ses poignets sautaient au tremblement de ses mains ; son collier de verroteries blanches et bleues bondissait tumultueusement, et les petits oripeaux suspendus à chacune de ses nattes de cheveux frémissaient de tems à autre par le contre-coup d'un soudain tressaillement. Quant à la belle peau lustrée et polie comme l'ébène le mieux travaillé qui composait le reste de sa parure, on y voyait de la pâleur à travers ce noir comme on entrevoit une pâle figure de veuve sous des crêpes épais. En ma qualité d'auteur omniscient et omnipotent, je dirai en secret au lecteur que Néali n'était pas sans justes motifs de crainte ; car le grand œil qui voit tout avait aperçu un jeune et beau Maure de Ludamar qui donnait un baiser à Néali en sortant de sa hutte, pendant que son mari Ononda était aux champs.

Et les cris du Mumbo-Djumbo retentissaient plus menaçans, et toutes les femmes, évidemment aussi peu tranquilles

que Néali, mais moins jeunes, se hâtaient. Il faut convenir que c'est là une institution bien perfide ! Tenir ainsi chaque épouse inquiète, en suspens, sous l'épée, le glaive ou les verges ; car telle est l'arme du Mumbo-Djumbo, c'est de la cruauté. — Quelle émeute à Paris, si on l'y introduisait un jour !... Il n'y avait point émeute dans la ville africaine, mais grand effroi et transes inouïes quand toutes les femmes furent autour de l'Arbre d'assemblée : alors les deux musiciens se mirent à jouer de leurs balafous aux sons plaintifs, et à en tirer des airs de danse, car ce n'était qu'à minuit que le Mumbo-Djumbo devait paraître, et il fallait danser jusque-là.

Quoique les beautés africaines aiment passionnément la danse, elles eurent de la peine à s'y mettre cordialement : bien des jambes tremblaient, bien des cœurs battaient, il y avait bien des soupirs au milieu des cris que les femmes poussent ordinairement en chœur à la fin de chaque figure : cette danse-là était de la cruauté, je le répète. Néali se traînait à peine, et était bien plus occupée à regarder si elle voyait son mari dans l'assemblée ; il n'y était point, et elle se rassurait un peu.

Et toujours les cris du Mumbo-Djumbo résonnaient terribles aux oreilles des danseuses.

Elles avaient pris leur parti, et s'abandonnaient à tous les étranges mouvemens de la ronde, et rien n'était extraordinaire comme tous ces corps noirs semés de verroteries qui scintillaient, sautant, bondissant, se baissant, se tordant sous les blancs rayons de la pleine lune ! Elles se divertissaient, les dames ; elles oubliaient leurs terreurs, leurs angoisses ; elles jouissaient pleinement de la dernière heure de doute qui leur restait, car elles allaient bientôt connaître la coupable. — La voix du Mumbo-Djumbo approchait.

Peignez-vous donc quel effet produirait un soir dans un bal, à l'heure de la valse ou du galop, quand toutes les femmes s'y livrent en grande joie, un appel à la

conscience de toutes comme celui du Mumbo-Djumbo ; un appel vague , une confuse accusation qui ne nomme personne ! continueraient-elles le bal ?

Les Africaines continuaient plus ardemment que jamais : Néali elle-même , rassurée par l'absence de son mari , était aussi enivrée de plaisir que les autres.

Le Mumbo-Djumbo !

La danse cessa court. Ce n'était pas un homme qui s'avancait , c'était une forme bizarre qui ressemblait à un tronc d'arbre couvert de mousse et de petits fragmens d'écorce , un tronc d'arbre , ai-je dit , qui ne ressemblait à un corps que parce qu'il se divisait vers le bas en deux branches , racines ou jambes , le tout revêtu de lanières d'écorces. Cette masse était couronnée d'une énorme boule semblable à une tête , seulement parce que deux trous représentaient les yeux , au-dessous desquels était un nez plat comme celui d'un chat-huant. Cette manière de tête était surmontée d'une grande plume : c'était là le Mumbo-Djumbo.

Alors on eût pu entendre les dents claquer et les cœurs battre ; il n'y avait qu'une jeune femme qui paraissait tranquille , et qui était arrivée après le Mumbo-Djumbo , bien mystérieusement.

« Ce n'est pas moi — ce n'est pas moi — ni moi non plus ! » Ces mots circulaient dans le cercle de toutes les épouses rassurées par l'apparition de la jeune fille. « C'est elle ! c'est elle ! à coup sûr. »

Le Mumbo-Djumbo fit un signe , et les balafous firent entendre les plus lamentables gémissemens. — Un autre signe , et le grand tambour produisit un roulement sinistre. — Un dernier geste ; il parla : « Femmes de la ville , je sors du fond des bois pour venir signaler à la vengeance une criminelle ; c'est Néali qui est coupable ! — dit-il en remettant ses verges au bourreau ; et celui-ci allait commencer pendant que les autres femmes danseraient en grande joie , quand le beau Maure de Ludamar s'élança sur le bourreau , lui enleva ses

armes , et se jetant ensuite sur le Mumbo-Djumbo , lui ôta son masque. Le Mumbo-Djumbo , c'était le mari de Néali , c'était Ouonda. La jeune fille qui le suivait était celle qui avait le moins à craindre du Mumbo-Djumbo.

ERNEST FOUNET.

LES PLUMES.

Y a-t-il rien de plus élégant , de plus souple et de plus gracieux que les plumes , depuis celle qui ondoie , flotte , se balance , serrenverse sur une toque , comme autrefois elle jouait au vent du désert sur les flancs de l'autruche qui la portait , jusqu'à ces vaporeux marabouts qui , semés sur un chapeau bleu , rappellent ces légers nuages blancs dont l'azur du ciel est quelquefois pommelé ?

Que comparer en délicatesse à cette gerbe de plumes blanches que l'on nomme *esprit* , qui , comme l'esprit en effet , jaillit des touffes de cheveux noirs d'une coiffure à la mode , du nœud de diamans qui étincelle au turban de Sa Hautesse , ou de la cocarde qui couronne le schakos d'un chef de bataillon de la garde nationale ; ce qui vient sans doute de ce qu'autrefois la communauté des maîtres plumassiers avait saint George , l'exterminateur du diable , pour belliqueux patron ?

Connaissez-vous rien de bon et de moelleux comme la plume fine , le duvet de l'eider , qui semble gonfler d'un air chaud votre édredon ? quand vers minuit , au milieu de l'hiver , vous lisez le roman de la veille , ensevelie dans votre oreiller et sous votre édredon , comme un oiseau dans son nid , sous les ailes et la poitrine emplumées qui le couvre , si vous venez à mettre le livre de côté pour penser à la bise glaciale qui agitait au Cap-Nord ou au Groënland ce duvet de l'eider qui vous tient si chaud à cette heure , ne vous arrive-t-il pas de dire que rien n'est déli-

cieux autant que la plume ? que si par hasard le roman que vous lisez est bon au cœur, élégant et gracieux, n'ajoutez-vous pas : quelle plume tendre et douce ! — Et voici que l'on en fait d'acier ! Que ceci résume bien toute la perversité du siècle ! tout devient vil métal ; la conscience devient or, argent, cuivre ; la plume devient acier, le billet caressant est écrit avec une plume de fer : Racine aurait tracé ses vers mélodieux avec des plumes Gilotti, et qui sait si Lamartine ne se sert pas de plumes Perry ?

Oh ! non, je veux croire qu'il y a tels vers, telles lignes qui n'ont pu sortir que des plus moelleuses plumes que le cygne ait dans son duvet : ces barbes élancées de la plume qui flottent au mouvement de la main qui écrit poésie ou prose, élèvent l'imagination et lui rappellent l'aile qui fend les airs, l'aigle qui se perd dans les nuées, on est inspiré ; mais que dit à l'âme un mince bâton sec, où est fiché un bec qui pique et blesse le papier au lieu de le caresser ?

Et comment ne blesserait-il pas le papier d'aujourd'hui, papier petite-maitresse, papier efféminé, papier de coton enfin ? Oh ! que ceci démontre bien l'inconséquence et la confusion d'idées de notre époque. On invente le papier de coton en même tems que l'on découvre la plume de fer, ce qu'il y a de plus dur et de plus âpre froissant et éraillant ce qu'il y a de plus doux ! Cela me rappelle une vieille gravure du cyclope Polyphème caressant Galathée. Femmes qui écrivez vos désirs et vos regrets, et traduisez vos émotions en mots si pleins de grâce, reprenez la plume légère, votre style en recevra une parure nouvelle ; et laissez le fer ou l'acier au critique, qui pique, transperce et déchire.

Messieurs de l'Académie, dont enfin le dictionnaire éclot, ce dit-on, déclarez de grâce que l'on ne nommera plus que *becs* de vautour, *becs* d'oiseaux de proie, ces inventions indignes du nom de *plumes*

que les corbeaux et les oies, en déployant leurs ailes, célèbrent seuls en chœur.

M^{me} THIÉRY.

AQUARELLES.

Il est certains magasins à Paris qui semblent posséder le monopole des plus heureuses inventions, des curiosités les plus neuves qui apparaissent dans nos salons et nos boudoirs ; leur nom seul est une garantie pour le bon goût, la mode les indique à tous les points du monde, et c'est surtout aux approches de la nouvelle année que les beautés du sanctuaire viennent se multiplier pour attirer vers lui la foule élégante et curieuse. Dans ce nombre se classent en première ligne les magasins de M. Giroux *, où dans quelques jours viendront se heurter toutes les sommités sociales, impatientes de posséder les premiers caprices inventés pour célébrer la venue de 1835, et qui, au prix d'or, voudront avant les autres avoir ce qui n'a pas encore été. Mais en attendant ce conflit de visiteurs et d'acheteurs, il est aujourd'hui chez M. Giroux une attraction pleine d'intérêt et de charme ; un point de mire, d'autant plus attrayant qu'il est offert à vos regards avec la plus gracieuse complaisance. Nous voulons parler de ces riches cartons de nouvelles aquarelles si parfaites et si variées ; l'imagination se complait pendant des heures à plonger dans ces feuillets ravissans, dus à nos premiers talens, et qui forment la plus piquante collection qui ait paru dans ce genre. Ce sont des milliers de livres, de spectacles, de scènes piquantes mises en action sous vos yeux, et qui animent votre existence de toutes les émotions que l'artiste a reproduites ; ce sont des heures délicieuses à passer, ce sont de merveilleuses nouveautés dignes des magasins de M. Giroux.

* Rue du Coq-Saint-Honoré.

Théâtres.

— OPÉRA. — On s'entretient déjà, mais à voix basse, dans quelques cercles privilégiés, recevant de première main les confidences du monde artistique et littéraire, des immenses préparatifs que fait l'Académie royale de Musique pour monter le nouvel opéra intitulé *la Juive*. Le sujet n'est point tiré, comme on en avait d'abord répandu le bruit, du beau roman d'*Ivanhoe*; ce n'est point la juive Rébecca fuyant les poursuites du templier Boissguilbert que va nous représenter M^{lle} Falcon, cette belle et habile cantatrice qui parviendra bientôt au premier rang de notre scène lyrique. Il ne s'agit pas cette fois de la cour d'Angleterre, mais de celle des empereurs et des papes que MM. Véron et Duponchel vont nous traduire, assure-t-on, avec un faste vraiment impérial et romain. Jamais tant de magnificence n'aura été déployée dans aucun théâtre de l'Europe. On compte plus de deux cents comparses engagés pour ces représentations en dehors du nombre ordinaire de figurans attachés à l'administration. Plus de trois cents costumes historiques, velours, soie, or et argent, se chiffonnent en ce moment entre les mains d'une armée plus nombreuse encore de *pourpointiers*, de *chaussetiers*, de *coussiérs* de toute espèce.

— Bientôt commenceront au Théâtre-Nautique les répétitions des chanteurs qui vont nous donner l'opéra allemand. *Fidelio* ouvrira la marche.

— La foule se porte toujours aux concerts de l'hôtel Laffitte. M. Masson de Puyneuf, pour répondre à la faveur du pu-

blic, a décoré sa salle avec goût et richesse. Tous les soirs une nombreuse société se réunit dans ce local pour y entendre MM. Collinet, Forestier aîné et Urbin.

— THÉÂTRE-ITALIEN. — A Paris, les admirateurs du talent de Lablache lui avaient reproché parfois de sacrifier la partie chantante de ses rôles aux effets scéniques. Lablache, dans le rôle de *Mosè*, convertira les plus incrédules. Au second acte, il a articulé un air de l'*A-mazilia* de Pacini, que M. Tadolini a entouré de chœurs : chaleur, énergie, agilité, puissance de voix, Lablache a tout réuni dans ce morceau, que le public a fait répéter. Le succès de cet air était tellement assuré, que l'éditeur Pacini l'avait fait graver d'avance : le public a pleinement justifié cette confiance.

Tamburini et Rubini ont enlevé les suffrages et les *bis* dans leur grand duo du second acte; M^{me} Finck-Lohr a fait applaudir de beaux élans de tragédienne et de cantatrice.

Mosè fut représenté pour la première fois à Naples en 1818, sur le théâtre de San-Carlo, chanté par Benedetti, Nozzari et M^{lle} Colbrand.

Le succès de l'opéra fut décidé dès la première soirée; Rossini s'y révélait grand harmoniste, heureux imitateur de la manière d'Haydn. En entendant ces effets d'orchestre mâles et soutenus, ces instrumens de cuivre qui concertaient à la manière de Mozart, le public napolitain accusa même Rossini d'avoir pillé quelque vieux maître allemand.

A ce Numéro est jointe la planche 1112.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.



Modas de Paris.

25 Novembre 1834.

N.º III.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 21 près le passage de l'Opéra.

Toque en gaze. Marabous M. Duboulay Sear, de M. Roy,

rue S.º Denis. 276.

Robe M. Duboulay Sear, de M. Roy.